

Renaud Camus



Vigiles

Journal 1987



P.O.L

Extrait de la publication

Vigiles

ÉGLOGUES

- I. *Renaud Camus*, Passage, *Éditions Flammarion*, collection « Textes », 1975.
- II. *Denis Duparc*, Échange, *Éditions Flammarion*, collection « Textes », 1976.
- III. 1. *Renaud Camus & Tony Duparc*, Travers, *Éditions Hachette/P.O.L.*, 1978.
2. *Jean-Renaud Camus & Denis Duvert*, Été (Travers II), *Éditions Hachette/P.O.L.*, 1982.

Autres livres de Renaud Camus :

Chroniques autobiographiques :

Tricks, *Éditions Mazarine*, 1979. Nouvelle édition complétée, *Persona*, 1982. *Édition définitive*, P.O.L., 1988.
Journal d'un Voyage en France, *Éditions Hachette/P.O.L.*, 1981.
Journal romain 1985-1986, *Éditions P.O.L.*, 1987.
Élégies pour quelques-uns, *Éditions P.O.L.*, 1988.
L'Élégie de Chamalières, *Sables*, 1989.

Roman :

Roman Roi, *Éditions P.O.L.*, 1983.
Roman Furieux, *Éditions P.O.L.*, 1987.

MISCELLANÉES

- I. Buena Vista Park, *Éditions Hachette/P.O.L.*, 1980.
- II. Notes achriennes, *Éditions Hachette/P.O.L.*, 1982.
- III. Chroniques achriennes, *Éditions P.O.L.*, 1984.
- IV. Notes sur les manières du temps, *Éditions P.O.L.*, 1985.

Renaud Camus

Vigiles

Journal 1987

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

*à la chambre 22 de la pension Quisisana,
quai des Arquebusiers, à Florence : the original
« Camera con vista... »*

© P.O.L éditeur, 1989
ISBN : 2-86744-160-9

... νοεῖν μορφήν φωτός προταθεῖσαν
Connaître la forme de la lumière après qu'elle s'est déployée.

Oracles chaldaïques

Vendredi 2 janvier 1987. Que Paris était beau dans le petit matin ! J'ai fait ma course à pied au Luxembourg. Le soleil ne touchait pas le sol, mais flattait les façades des monuments, celle du palais, les tours de Saint-Sulpice, le Sacré-Cœur au loin, pure touche de blanc vers les hauteurs, par-dessus les toits. Puis, le regard s'élevant toujours, vient le véritable spectacle : je ne pense plus qu'aux ciels, ces temps-ci. Celui-ci déployait en apparent désordre quatre ou cinq coloris au moins, un bleu très pâle, mais lumineux, un peu de blanc, beaucoup d'un gris clair très riche, épais, velouté, et plusieurs nuances d'un argenté plus soutenu, tendant ici vers l'acier ou le plomb et s'assombrissant là jusqu'à l'anthracite. Néanmoins, c'est l'ardoise qui domine, comme toujours à Paris. Dans ce contexte, le soleil est paradoxal, c'est ce qui fait tout son mérite. Tout est prêt pour de très mauvais beaux clichés, comme il en orne les meilleurs ouvrages sur la ville et comme j'en ai commis plus d'un, mais à Rome. C'est la photographie, surtout en tant que pratique, qui fait voir cela, qui fait qu'on voit cela dans la réalité, que pourtant elle s'acquitte si mal de reproduire.

Quelques minutes plus tard s'illuminent et se dorment, tour à tour, les statues des reines de France. Je pousse en courant jusqu'au monument à Delacroix, ample affaire et qui m'emplit d'une vive satisfaction esthétique et morale. Au pied du buste, Apollon applaudit des deux mains, en un geste familier que le grand art lui a rarement prêté. Le Temps enlève une jeune personne opulente et dévêtue, qui est peut-être la Beauté. Elle se tourne, avec une intéressante torsion du bassin, très favorable à l'essor de sa poitrine, pour déposer devant le maître, qui n'y paraît pas autrement sensible, une palme et une couronne de laurier. Une eau fraîche tombe dans la vasque. Les gardiens du jardin n'ont plus de pèlerine, mais un gros long

manteau bien archaïque tout de même, on ne peut plus comme-il-faut. Est-ce bien le cousin de C., ce moustachu que je croise pour la seconde fois en ces parages ? Un Baudelaire d'une vilaine pierre blanche fait pâle figure auprès, mais pas si près, de son peintre favori.

En fait de résolution de début d'année, la principale des miennes est mauvaise, toute négative : ne plus perdre tant de temps pour des gens dont je n'ai que faire. X. m'impose son amitié, à l'instar d'Y. avant lui. Comme je réponds à peu près courtoisement à leurs avances, au lieu de les envoyer dinguer comme doit faire le reste de l'humanité à l'égard de ces gens qui ne sont fichus de parler que d'eux-mêmes, de leurs livres, de leurs tirages — et à moi de leurs *gros* tirages, ce qui est d'un goût douteux —, de leurs contrats mirobolants et, justement, trompeurs, des horreurs de Flammarion et de Gallimuche, et encore d'eux, et toujours d'eux ; comme je dois être le seul à supporter d'entendre couler l'intarissable robinet de leur paranoïa, je ne peux plus m'en dépêtrer, ils m'adorent. Mais il faut être deux pour être amis, et je n'éprouve pas la moindre amitié pour ces gens. Aujourd'hui, parmi les sauvages, la plus simple politesse est confondue avec les plus chaleureuses déclarations de fraternité de cœur. Eh bien je ne veux plus être poli. Comme je ne veux pas non plus être grossier, je serai silencieux. On perdra ma trace. Après tout, j'habite ici, j'habite là, j'ai trois adresses au moins, il est bien naturel que les messages s'égareront.

Et les lettres de lecteurs ! Ce n'est pas que j'en reçoive tant, mais j'y réponds consciencieusement ; assez froidement, il me semble, mais poliment : aussitôt c'est un déluge de confidences, d'états d'âmes que je pourrais seul apprécier, paraît-il, de familiarités. Il me semble que je ne déteste rien tant que la familiarité, au fond. C'est ce qui doit rendre la vie tellement odieuse dans les « démocraties populaires », pire sans doute que dans les autres dictatures. En France, la familiarité fait des progrès foudroyants. Dès qu'une vedette, à *quel* domaine *qu'elle* appartienne (je copie Cingria) devient un peu populaire, elle n'est plus qu'un prénom. Tout le monde se tape sur le ventre. Il y a une obscénité sans nom à toute cette fausse intimité. En Italie, j'ai horreur d'être tutoyé par la publicité. *Conad sceglie bene e a te conviene* : qu'est-ce qu'ils en savent, ces crétins, de ce qui me convient ou pas ? Je n'ai jamais gardé les cochons avec eux, ces porcs. Une jeune femme m'écrit depuis des mois. Tout d'un coup, elle veut qu'on se tutoie. Heureux résultat, qui précipite ma résolution, elle paralyse ma plume. Je ne peux plus lui écrire un seul mot. Je suis incapable de tutoyer cette personne que je n'ai jamais vue, avec qui je ne me sens aucune intimité véritable, profonde, malgré les assurances du contraire qu'elle a cru bien à tort lire entre mes lignes parce que j'étais poli à son endroit, et qui ne m'inspire aucun désir sexuel. Le désir, bien sûr, c'est une autre affaire. D'ailleurs il n'y a que deux types intéressants de lettres de lecteurs, mettons trois : la proposition sexuelle (encore faut-il qu'elle soit alléchante), et la constatation, la preuve, d'une véritable intimité d'âme ; ce dernier type

évidemment inestimable est rarissime : je ne peux penser qu'à deux ou trois cas. La troisième catégorie est d'érudition : lettres savantes, ou qui vous apportent de précieux renseignements. De toute façon il n'y a pas de relation plus fautive que celle de l'écrivain et de son-lecteur-qui-lui-écrit. C'est une des grandes déceptions de la vie littéraire, qui en abonde. Mais il faut bien espérer un autre rapport, profond, celui-ci, intime véritablement, chaleureux, intense, avec le lecteur qui n'écrit pas et qui lui serait véritablement un frère (je ne sais pourquoi je choisis cette métaphore-là, car la *fraternité*, Dieu sait, n'est pas un gage d'intimité). Malheureusement, en écrivant cela, je risque de décourager le lecteur qui n'écrit pas et qui lui, *mirabile visu*, ferait un merveilleux ami, s'il écrivait (j'ai un exemple sous la main, et deux ou trois autres dans la tête). Donc l'idéal serait le lecteur qui n'écrit pas mais qui justement, cette fois, aurait écrit. Et tout recommence. D'ailleurs la moitié des premières lettres qu'on reçoit commencent par « Ce n'est pas mon habitude d'écrire aux écrivains, mais... ». Enfin tout ça pour dire que j'ai l'intention de consacrer beaucoup moins de temps à la correspondance "artificielle".

Samedi 3 janvier 1987, midi moins le quart. Zut ! Mais je suis trop bête aussi ! D. m'avait plutôt excité, au déjeuner, et ensuite il avait dû repartir pour travailler, cet allumeur. D'autre part il m'avait encore une fois découragé d'aller au musée d'Orsay, où d'après lui il faut attendre une heure et demie, pour entrer. Donc, purement par sa faute, je suis allé au sauna, à l'I.D.M., rue Montmartre. Il s'y trouvait un monde fou. Et à peine y étais-je arrivé, j'ai lié partie avec un Jean-Rémy de Nantes, tout à fait gentil, très civilisé et bien à mon goût. Il venait de quitter quelqu'un, m'a-t-il expliqué, qui, pour protéger leur intimité avait repoussé vraiment trop désagréablement un tiers : cet épisode me l'a tout de suite rendu sympathique. Nous nous entendions au mieux. Mais ensuite il a voulu aller prendre un verre au bar. Je n'ai jamais formellement accepté cette proposition, mais enfin je crois bien qu'il m'attendait sur un tabouret, et qu'il m'attendit en vain. Après la douche, j'avais eu l'envie de faire un tour, dans le sauna, pour voir un peu ce qu'il y avait à voir, et que je n'avais pas vu en arrivant puisque j'étais tombé directement dans les bras du Nantais. Lorsqu'une demi-heure après je l'ai retrouvé, fâché, il ne se souciait plus de moi.

Il ne m'arrive que des histoires de ce genre, des *contre-tricks* (celui-ci est bel et bien un *trick*, néanmoins), des tropismes du désir, un éparpillement d'intrigues inabouties qui s'emboîtent les unes dans les autres sans parvenir à faire un récit : mettons que nous soyons dans une esthétique woolfienne (manque ici une citation des *Vagues*). La nuit du premier

janvier s'est placée tout entière sous cette instance, entre *Insolite* et *Illusion*, quoiqu'elle se soit achevée, tout de même, chez certain Abu-Dhabien, pas moins, au vingt-neuvième étage d'une tour du XIII^e arrondissement. Quant au lecteur fâcheux, j'ai rencontré son incarnation suprême : il m'est tombé dessus, mais comme une tonne de briques, au moment très précis où j'allais faire la connaissance d'un petit Arabe (il y eut force Arabes et Ottomans et Levantins divers, dans cette nuit confuse) coiffé d'un chapeau chinois (c'était à l'*Insolite*, on avait distribué des "cotillons", à quoi j'avais tout de même échappé). Ce fâcheux-là, dont la très gentille ouverture, pourtant, était qu'il est agréable « de rencontrer ses livres de chevet », m'a ensuite collé aux fesses, mais très littéralement, pendant une heure, tout en m'assurant régulièrement qu'il ne voulait « pas me déranger » et qu'il savait bien qu'il n'était « pas (mon) genre ». Il l'était si peu, grand Lillois maigre aux cheveux couleur de sa peau, "distingué", passablement saoul, que je m'avisais à peine qu'il était peut-être assez beau, assez en tout cas pour paraître un rival au petit Arabe ; et comme j'avais malgré tout accueilli aimablement le Lillois, ne pouvant guère faire autrement, le Marocain (par exemple) s'est vexé et par la suite ne m'a plus adressé un regard. *Argbk !* Il y avait un autre joli petit Arabe moustachu, assez "prince à la chasse" pour miniature persane, qui d'ailleurs était dans le même groupe que le précédent mais flanqué, lui, d'un fort amant plus âgé, bien français et assez redoutable, ce qui fait que je l'avais écarté de mes plans. Mais il était constamment à côté de moi, sans que je puisse jamais croiser son regard. Intrigué, je me livrais à des expériences, me déplaçais vers des lieux retirés : trois minutes après il était là, toujours regardant ailleurs. Finalement nous nous sommes tout de même rapprochés de façon plus marquée, et nous avons même parlé. Je lui ai demandé s'il était seul, il m'a répondu que non mais aussi, d'un air peu convaincant de défi à une abusive autorité, qu'il était tout de même « assez grand pour prendre ses responsabilités ». Sur cette belle assurance nous est tombé sur le poil son amant, qui silencieusement lui a tendu son manteau pour partir, et lui l'a suivi sans un mot.

Dans cette nuit, vide et bien remplie, dix ou douze épisodes de ce genre. J'avais repéré un beau gars qui me plaisait bien mais qui était flanqué, lui, de *deux* amants qui ne cessaient de l'embrasser et caresser, l'un par-devant, l'autre par-derrière. Toutefois il me regardait gentiment. Arrive là-dessus un Libanais, mettons, à forte moustache et beaux cheveux, un peu épais (le Libanais ; ses cheveux, eux, *très* épais) et très entreprenant, qui, je saute quelques étapes, tout de même, dans une presse de métropolitain heuredpointu, m'a branlé, *voui*, quasiment jusqu'à terme. Mais justement je ne voulais pas du terme, n'ayant pas de foutre à jeter par-dessus les moulins, et le beau gars, toujours entre ses deux amants, surveillait la manœuvre d'un air assez bienveillant, qui m'a donné à penser que s'imposait, de son côté, un supplément d'enquête. Je me suis excusé auprès du Libanais (qui est peut-être syrien, *for all I know*, irakien ou turc

(non, non, turc, je ne crois pas)), excusé, donc, sur un blouson à déposer au vestiaire, et de fait, branlage *or no* branlage, la chaleur montait. Mais au retour, sur qui tombé-je pas, *but* le beau mec. A la voix, il me plaisait un peu moins. Néanmoins nous avons rendez-vous demain. Il a téléphoné deux fois ici, déjà. J'étais absent. Il est tombé sur J. que, insondable mystère, il a appelé J. alors que je ne lui avais pas dit un seul mot de mon hôte. Nous sommes donc, J. et moi, très intrigués. Cependant le pseudo-Libanais indigné est parti en passant près de nous sans me faire un signe.

Enfin tout un fourmillement, et j'en passe. Tout cela m'amuse terriblement, je dois le reconnaître, surtout si je songe à Rome, où il faudrait trois mois pour vivre la moitié de tous ces petits riens d'un seul soir qui sont pour moi la vie, le plaisir, la circulation harmonieuse et brouillonne du désir, la gaieté dans ses deux sens, heureusement confondus. D'ailleurs l'*Insolite* et même l'*Illusion*, qui l'est moins, étaient plutôt gais, oui, tardivement en tout cas, chaleureux, amicaux, sympathiques sur un mode populaire un peu archaïque, qui a son charme. Rien ne nous aura été épargné, pas même la farandole et la danse du tapis, pour quoi j'ai un faible marqué, car rien n'est plus intéressant que de voir qui désire qui. A en croire l'éloquence du tapis, je ne plais un peu qu'aux femmes, ce qui sauf leur respect me fait une assez jolie jambe. Sincère et mufle, je ne leur rendais pas la politesse, mais profitais de la chance qu'elles m'offraient d'embrasser de beaux faux militaires, très piou-piou l'un, qui avait un shako rejeté en arrière sur une nuque de taureau, *ben* sexy. Me tenait compagnie entre les mouvements le Marseillais de Beyrouth, celui qui était venu me voir à Rome et qui m'avait dit, catastrophe, pour expliquer, cet œuf, ses bons sentiments à mon égard, qu'il était sans doute « à la recherche d'une figure de père ». Les bons sentiments demeuraient, apparemment, mais je suis rancunier. Et c'est ainsi que je suis tombé dans les bras, à huit heures du matin, de l'Abu-Dhabien de la tour, dont la plus saillante particularité, mais vraiment très saillante, aurait enchanté plus d'un, et plus que moi. Bien entendu — enfin j'écris *bien entendu* par rapport à la tradition abu-dhabienne ou ce que j'en préjuge, pas à mes charmes —, il a voulu me sauter. Il n'aurait plus manqué que ça, et me fûssé-je laissé faire je ne serais sans doute pas là pour faire ce beau récit. Je l'ai quitté dormant et pas vindicatif, vers midi. Comme dit J. : « On s'amuse bien, tout de même ? Dites qu'on s'amuse bien ! »

Lundi 5 janvier, 11 heures et demie du matin. Plus de vingt-quatre heures au lit, sans dormir, pratiquement, avec deux garçons, successivement, qui tous les deux appartiennent au même genre entre tous précieux : les voluptueux tendres, pour qui le plaisir est consubstantiellement affecté.

tueux. C'était d'abord un tapissier, un Emmanuel que je connaissais déjà, chez qui j'ai couché près du canal Saint-Martin : caressant, langoureux, adorable. Puis j'avais rendez-vous à deux heures et demie de l'après-midi avec le Félix du 1^{er} janvier : nous ne nous sommes quittés qu'à deux heures et demie du matin, ne nous étant levés un moment que pour dîner. J'aime à penser que la grosse lampe orangée de Gallé, ici, dans la chambre où mon fouillis particulier, livres, disques, papiers, photographies, boîtes de chocolats et vêtements épars, ajoute encore à la rare densité *turn of the century* de l'ameublement et de la décoration, objets et tableaux, j'aime à penser, donc, que la lumière orangée de cette lampe et sa forme, en avant des rideaux à motifs ajourés, font un éclairage concentré, dense et bas, comme on croit s'en souvenir en de certains Vuillard. L'ombre est amicale et chaude, les corps serrés dans une étreinte et un baiser, tendre la nuit, parisienne et intime à la fois, solennelle comme un moment de bonheur.

Le plaisir n'était certes pas, en ce qui me concerne, de l'ordre de la prouesse érotique, car mes débordements récents et le manque de sommeil commencent à peser sérieusement sur moi. Mais Emmanuel ni Félix ne paraissaient s'en soucier trop, ni de quoi que ce soit qui ne fût l'accord affectueux, ému, de deux bienveillances amusées, parfois dans une demi-somnolence, rêveuse et confiante. Je n'éprouve jamais si bien toute la bonté du monde et sa douceur que dans une très longue caresse.

Jeudi 8 janvier 1987, midi. Bon, j'aurai tout de même vu le musée d'Orsay ! Hier, avec Jean et Denis. Bien entendu, je n'en ai qu'une première impression. La toute première, en entrant, n'est pas très favorable : on voit la grande nef, cette voûte superbe, et là-dessous une succession de fortins dans le Hoggar ou de petits temples en Mésopotamie, noirs et gris, ou beiges, tout à fait sans grâce mais non point sans architecture, d'un style qui jure terriblement avec celui de l'enveloppe de verre et de métal. On croirait la perspective centrale d'un salon des arts ménagers. J'avais cru comprendre qu'il s'agissait de respecter autant que possible le style du bâtiment originel, ce qui paraissait bien logique, puisqu'il appartient à l'époque qu'il est question de célébrer, ou au moins d'illustrer. Or on le soumet à une confrontation qui certes est tout à son avantage, mais qui témoigne, néanmoins, de bien peu de respect à son endroit. Cette attitude cavalière quant à l'ensemble se retrouve d'ailleurs dans les détails. Ainsi le grand tableau de Cormon, *Cain et ses fils*, est monté sur une vaste cimaise qui cache, mais pas entièrement, une fresque de l'ancienne gare d'Orsay, et qui n'a même pas l'air si vilaine que cela, d'après ce qu'on en voit dépasser. C'est à n'y rien comprendre. Je croyais qu'on voulait n'être pas sélectif, montrer le XIX^e siècle tel qu'il était vraiment, pour le meilleur et

pour le pire ; et l'on commence par cacher aux neuf dixièmes une fresque de gare qui était là toute prête !

J'entends bien qu'il fallait des cimaises, pour avoir une suffisante surface d'exposition. Je me rends bien compte aussi qu'il n'était pas question, Dieu merci, de verser dans un style nouille d'imitation. Et je sais également que le style "moderne" traditionnel, qui brillait par sa discrétion, est désormais démodé. Aurais-je pensé qu'un jour il me laisserait des regrets ?

Nous avons déjeuné au restaurant du musée. Nous y avons dîné très agréablement vendredi dernier. Mais à midi c'est une tout autre affaire. La grande salle est ouverte, on s'y presse. Les ors des lambris, les très hauts plafonds, les moulures, les dorures, les lustres multipliés par les miroirs, les grandes baies, tout cet appareil fait un décor amusant et fastueux. Le service, toutefois, est d'un genre qui jure singulièrement avec lui. Ni le décor, ni les prix, ni les prétentions de la direction ni même les beaux costumes des garçons, ne s'accordent avec une façon de traiter le client qui semblerait mieux adaptée à une gargotte de gare. Les garçons se parlent les uns les autres et se disputent d'une table à l'autre pendant qu'ils vous servent, ils posent tout de haut à grand bruit, ils font de larges gestes tout à fait déplacés, ils ont un air constamment affolé qui est très désagréable, aussi peu reposant que possible, et ils ne sont vraiment pas d'une amabilité telle qu'elle compense leur total défaut de professionnalisme et de style. Le restaurant vient d'ouvrir, soit. Mais le personnel doit-il faire ses classes sur le dos des malheureux clients ? Servir à table dans un restaurant qui n'est pas dénué de prétentions, et celui-ci ne l'est certes pas, il n'a même que ça, c'est un métier, un art, une science, quelque chose qui s'apprend et non qui s'improvise. La grâce aide, certes. Or les garçons d'Orsay n'en ont guère, sinon que deux ou trois sont assez beaux, je crois, dans un genre qui n'est justement pas le mien. Et si l'on s'impatiente un peu ils disent de leur collègue : « Vous inquiétez pas, il arrive, le monsieur. »

7 heures. Pourquoi ai-je toujours ce premier mouvement de panique qui me pousse à répondre d'abord *non* à toute proposition sociale (gagnons du temps, on verra après) ? Passant devant le Flore j'y aperçois Mlle de Nicolay, pas vue depuis des années, pas changée du tout et même plutôt plus "épanouie", colorée, qu'elle n'était, aimable et vive (reconnaissance particulière aux gens qui ne changent pas, ou vieillissent bien : ils vous donnent l'illusion que votre monde tient bon). Je vais la saluer. Elle est avec Jimmy Baldwin. Ils me proposent de m'asseoir à leur table. Et je dis *non*, poliment certes, en m'excusant sur une précipitation d'ailleurs en partie réelle, mais qui pourtant ne m'aurait pas empêché de passer deux heures avec un beau garçon. Aussitôt après, quand je suis reparti, je me dis qu'il m'aurait amusé, intéressé, de connaître Baldwin.

Un qui ne change pas non plus, c'est X (d'ailleurs son prénom

m'échappe pour l'instant), le petit fonctionnaire. Il était en face de moi sur le quai du métro, où nous avons longuement attendu, à cause de la grève, et il ne me voyait pas, soit qu'en effet il ne regarde jamais autour de lui, soit qu'il ait craint d'être compromis devant un de ses collègues en étant salué par moi (quand il a bien été obligé de me dire bonjour, il l'a fait de façon glaciale). Eh bien pendant tout le temps que je l'observais il avait cet air qu'il a toujours eu de se plaindre du monde entier. La litanie sur le ministère et ses collègues et le destin, qu'il déversait régulièrement sur moi quand il arrivait à la maison, je le voyais la continuer imperturbablement, mais en hochant la tête, sourcils levés, cinq ans, dix ans après. De beaucoup de gens, on dirait qu'ils n'ont qu'une seule expression. Or elle correspond pourtant à leurs propos, comme si c'était leur physiognomie et non le cours des choses qui les rendait ronchons, grognons, malheureux.

Il répétait constamment, jadis, qu'il vieillissait, qu'il allait bientôt ne plus me plaire, que la vie était comme ça, qu'il ne fallait pas se faire d'illusions, etc. Or il n'a guère vieilli ; mais en effet il ne me plaît plus. Ce sont ses jérémiades qui m'ont lassé.

Je n'ai eu que le temps, ce matin, d'aligner les miennes sur le musée d'Orsay, son restaurant, la rusticité déplacée des serveurs ou la laideur des socles des statues. Je n'ai pas eu loisir d'en arriver à mon deuxième volet, complément indispensable du premier et tout à fait favorable, lui, dans les appréciations qu'il agence : nettement plus favorable même que l'autre n'est critique. L'important, le merveilleux, c'est bien entendu que ce musée existe, qu'il soit placé là, que ses collections soient ce qu'elles sont, c'est-à-dire inimaginables de richesse. Que la France ait encore eu la force de se lancer dans une entreprise de cette envergure, et aussi de cette originalité, c'est profondément réconfortant. Elle disposait évidemment de ce capital incomparable, inestimable, prodigieux de somptuosité et d'ampleur, les œuvres. Elle aurait pu le laisser dormir. Elle a choisi d'en tirer parti et d'en faire bénéficier le monde, et elle a élu pour cette opération ce bâtiment parfait, tout voisin du Louvre et qui offre sur lui, sur les Tuileries, la Seine, les quais, Montmartre, la moitié de la ville, des vues d'autant plus belles qu'elles sont quadrillées par le vitrage des grandes baies arrondies.

Pas de spectaculaires révisions de valeurs, cependant. J'étais content de rencontrer, pour la première fois je crois bien, *L'Excommunication de Robert le Pieux*, qui m'est si familier depuis mon premier Larousse illustré, mais je n'y vois pas pour autant un chef-d'œuvre, ni dans *Le Rêve* d'Édouard Detaille, ni dans *Les Fils de Cain*, ni même dans *Les Foins* de Bastien-Lepage. Les remarquables peintures de Carpeaux bénéficieront là d'une meilleure publicité qu'au Petit Palais ou dans les hauteurs du Louvre, et de même ma chère *Dame en Détresse* d'Ensor, venue du quai de Tokyo. Carrière passait de son temps pour un génie, on voit bien pourquoi (son audace, son originalité : il ne ressemble à personne) et bien aussi pourquoi il n'en est pas un (sa répétitivité, la mièvrerie de ses sujets, la banalité de

L'une de mes aïeules, s'il faut en croire telle rustique parabole de la tradition familiale, reprochait à son époux de reprendre, à table, du pain pour finir son fromage, puis du fromage pour finir son pain ; et, j'en ai peur, ainsi de suite. *Vigiles* mène à son terme, septembre 1987, la relation quotidienne de ce séjour à la Villa Médicis dont avait rendu compte, jusqu'à la fin de 1986, et non sans un maniaque scrupule d'exhaustivité, déjà, le précédent *Journal Romain* ; puis, cette tâche accomplie, le présent volume en profite pour suivre à son tour l'année vers sa clôture. Après quoi, c'est à craindre, il n'y a plus vraiment de raison de s'arrêter...

La graphomanie s'affiche ici pour ce qu'elle est, entreprise échevelée d'écriture de la vie. Et le *journal*, lorsqu'il prend ces proportions déraisonnables, se désigne sans l'avoir voulu comme le genre et le lieu par excellence de cet échange entre tous délectable, des heures avec les mots, des ciels avec les points et les virgules, des plaisirs avec les guillemets, des mélancolies même avec les paragraphes. La fenêtre, la montre, la phrase : unique syntaxe d'être. Le *diariste* éperdu ponctue directement la matière même des jours. Qu'il y ait une allégresse à cette perversion comme à toutes, c'est bien la moindre des choses ; elles coûtent assez cher ! S'écrire tout entier, c'est jouir au plus près d'une fusion, fébrilement fabriquée sous l'instance indifférente de la langue, entre l'individu, fût-il isolé comme personne, et tout ce que ses yeux, ses attentes, ses nerfs, ses colères, ses désirs, ses passions, son absence même et ses insomnies, sont capables d'offrir à sa littérale dispersion : tableaux, adagios, actualités, jardins, Siciles et voluptés ; autres récits, autres prunelles, autres vigiles.

Vous avez déjà lu ce livre ; c'était pendant que je l'écrivais. Vous vous y retrouverez certainement, quoiqu'il y soit peu question de vous : car il n'est pas possible que votre regard, par dessus mon épaule, n'ait pas laissé de trace entre les lignes.

R.C.



Maquette : Jean-Pierre Reissner
Photo : Renaud Camus - Florence : pension Quisiana, dimanche 25 janvier 1987

ISBN : 2-86744-160-9
F. 10160-12-89

170 F